

et fantaisie. Tout commence le jour où un Montréalais anonyme reçoit sur la tête un rivet meurtrier, à l'angle de la rue Sainte-Catherine et de la rue Pleissis. Florent, toujours serviable, se précipite. En récompense, il a le malheur d'être remarqué par le redoutable Egon Ratablavasky. La toile d'araignée du vieillard est faite d'une substance infailible : on ne résiste pas à l'appât de l'argent immédiat. Florent tombe dans le piège et entraîne avec lui sa famille, ses amis et même l'abbé Jeunehomme, lettré loufoque à la recherche de Gogol. D'aventure gastronomique en déboire antiquisant, on débouche sur la cosmétologie. En chemin, on a rencontré le délicieux M. Émile, alcoolique de cinq ans très attaché à son matou. Les personnages de Beauchemin sont des "croque-la-vie" qui débordent d'idées et d'énergie. Contre le Mal, ils se battent avec courage et ténacité. C'est M. Émile qui gagne, aux points. Le petit bonhomme a compris que l'extermination d'Egon était la meilleure solution. Mais le maniaque se fâche. Un petit mort, sur le trottoir? Pas de tragédie. Le roman continue en mineur et le matou se charge de la vengeance finale. Yves Beauchemin, « *le Matou* », 583 pages, Julliard.

FAUNE

■ **Recherches sur le bœuf musqué.** Une équipe de médecins vétérinaires de l'université de Saskatchewan se livre à une étude visant à définir l'habitat qui convient le mieux au bœuf musqué et à déterminer le moment de l'année où l'espèce a le plus besoin d'être protégée. On sait encore peu de chose, en effet, sur ce mammifère étrange qui, en dépit de son nom, se rapproche du mouton plus que du bœuf. Il supporte les dures conditions de la vie dans l'Arctique, mais l'espèce a une existence précaire (sa chasse est interdite), même si, en tel ou tel point, le nombre des individus paraît s'être beaucoup accru au cours des trente dernières années. Sur l'île Banks, par exemple, ce nombre serait



Bœufs musqués.

passé de cent à dix-huit mille. C'est de cette île située dans le nord-ouest de l'archipel arctique que les chercheurs ont fait venir à Saskatoon une douzaine de jeunes veaux sur lesquels ils conduisent une étude dont les résultats seront utiles aux Inuit : ceux-ci aimeraient pouvoir élever le bœuf musqué pour sa laine et pour sa viande.

ARTS

■ « **Sarah et le cri de la langouste** ». John Murrell évoque Sarah Bernhardt vieillissante, installée sur une chaise longue dans sa maison de Belle-Ile. C'est là qu'elle écrit le deuxième tome de ses Mémoires, celui du voyage en Amérique. Sarah se meurt, mais garde son énergie pour faire revivre son passé. Elle le remet en scène et entraîne avec elle, sur son théâtre intime, Georges Pitou, son secrétaire, à la fois interprète, machine à écrire, gouvernante et ami. Pour créer sa Sarah, Murrell s'est inspiré de la vie de l'actrice et de ses Mémoires, publiées en 1907. La Sarah que Delphine Seyrig incarne n'est pas la diva extravagante et impérieuse de la légende. C'est une femme brisée, aux allures de crustacé, qui impressionne pourtant par sa force et par son humour. Elle appelle les ombres et les fait interpréter par l'indispensable Pitou (Georges Wilson). Sa réminiscence ne lui fait remâcher que sa solitude. Un petit cri de douleur, avant la mort. Comme la langouste. Avec « *Sarah et le cri de la langouste* », Murrell a écrit, à trente-sept ans, l'une de ses

meilleures pièces. D'origine américaine, il vit depuis longtemps au Canada où il a présenté, ainsi qu'à Londres, des œuvres appréciées. Vu au Théâtre de l'Œuvre, Paris.

■ **Bruce Dunnet.** Trois dessins (fusain et pastel) et trois tableaux d'un jeune Torontois encore presque inconnu, puisque sa première exposition à Paris, à la galerie Riedel, date d'avril dernier, sont des variations au sens musical du terme sur le thème des *Pendus*. Les formes de ces "pendus", très interprétées, prennent place dans un espace morcelé et plein, de sorte qu'on les dirait plutôt



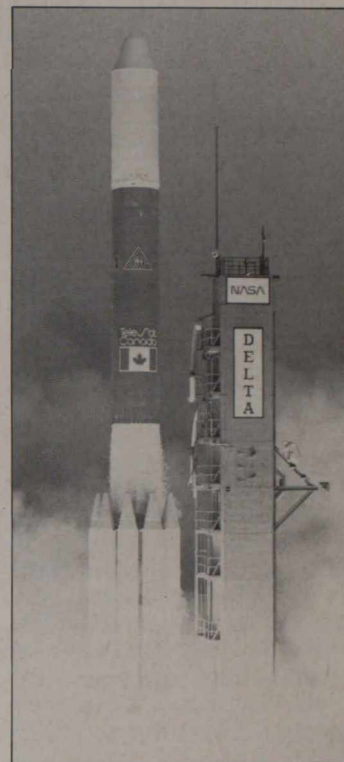
Bruce Dunnet, « *Les Pendus* ».

épinglées sur un tissu que suspendues dans le vide. Les tableaux, réalisés à l'aide de haillons collés sur des surfaces entoilées et peints de couleurs vives, forment des reliefs baroques dans le goût gitan. Tout cela est finalement plus décoratif que tragique. Vu au Centre culturel canadien, Paris.

TECHNIQUES

■ **Satellites de communications.** Deux satellites canadiens de communications ont été mis en orbite géostationnaire au cours des derniers mois. En août 1982, Anik D-1 a été lancé de Cap-Canaveral (Floride) par une fusée Delta de la National Aeronautics and Space Administration (Nasa) et il est entré

en service à la fin du mois d'octobre. L'engin offre vingt-quatre canaux. Chacun d'eux peut servir à retransmettre 960



Lancement d'Anik D-1.

circuits téléphoniques ou 1 programme de télévision couleur. La durée du fonctionnement du satellite est estimée à huit ou dix ans. Anik D-1 et bientôt Anik D-2 iront remplacer progressivement les quatre satellites Anik A qui ont été lancés entre 1972 et 1978. De plus, le premier satellite de la série Anik C a été mis sur orbite en novembre par la navette Columbia de la Nasa au cours de son premier vol commercial. Il s'agit du dernier satellite de la série des trois Anik C (donc Anik C-3) qui a été programmée, les deux autres devant être lancés plus tard. La technique du lancement par la navette est très particulière : placé dans la soute sur une plate-forme tournante, le satellite est d'abord mis en rotation pour lui permettre de conserver une fois dans l'espace une attitude constante par rapport à la Terre, puis il est catapulté hors de la soute. Enfin, il est placé sur une orbite circulaire à l'aide du moteur dont il est doté. Les deux satellites Anik D et Anik C-3 permettront à Télésat Canada, société d'État qui exploite les satellites de communications, de quadrupler son potentiel.